

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL



Direction, Rédaction, Administration
22, RUE DE VERNEUIL

Toutes les communications relatives au journal, demandes d'abonnement, réclamations, demandes de changements d'adresse, doivent être adressées, à M. Avoine Manc, directeur-gérant, 22, rue de Verneuil. Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

30^e ANNÉE. VOL. LIX. N^o 1517
Samedi 23 Mars 1873

Prix du N^o: 75 c. — La collection mensuelle: 5 fr. — Le vol. semestriel: 18 fr.
Paris et Départements: 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — 1 an, 36 fr.
Etranger: le port en sus, suivant les tarifs.
Les abonnements partent du 1^{er} numéro de chaque mois.

Bureaux de Vente et d'Abonnement
60, RUE DE RICHELIEU

L'administration ne répond pas des manuscrits ni des documents qui lui sont adressés; elle ne s'engage jamais à les insérer. Vu les traités, la traduction et la reproduction à l'étranger sont interdites.

SOMMAIRE.

Texte: — Revue politique de la semaine. — Courrier de Paris. — Joseph Mazzini. — Le docteur Nélaton. — Chronique parlementaire. — Les attractions, nouvelle, par M. George Japy. — La coupe Farnèse du Musée de Naples. — Gazette du Palais —

Guerre des frontières du Rhin, par Rustow. — Les Théâtres. — Grands Établissements de Paris: les nouveaux magasins du Bon-Marché. — Le carnaval israélite. — Le présent dans le passé. — Le Soleil.

Gravures: Mazzini. — Pise: maison mortuaire de Mazzini. — Passage du convoi funèbre de Mazzini le long de l'Arno. — Nélaton. — Musée de Naples: la Coupe Farnèse; face supé-

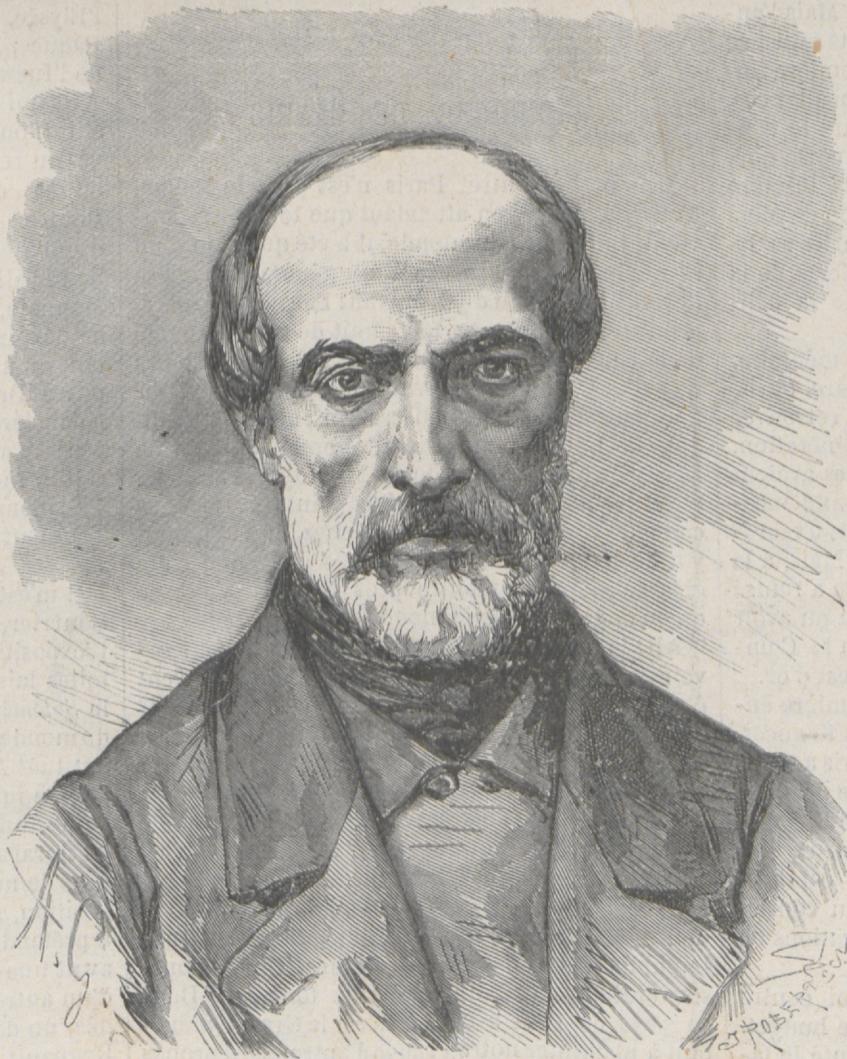
rieure et inférieure. — Théâtre du Chatelet: Daniel Manin, drame de M. de Lorbac, acte III, 2^e tableau. — Grands Établissements de Paris: les magasins de nouveautés du Bon-Marché; façade sur la rue de Sèvres. — Le Soleil: tache solaire régulière; — Taches du soleil entraînées par sa rotation; — Tache arrivant au bord du soleil; — Protubérance gazeuse observée sur le bord du soleil; — Le soleil: photographie faite en un centième de seconde — Rébus.

REVUE POLITIQUE

DE LA SEMAINE

Une grosse affaire! Le 15 courant, le président de la République française ne pouvant arriver par des négociations au remaniement des tarifs établis par le traité de commerce conclu avec l'Angleterre, l'a définitivement dénoncé au gouvernement anglais. Le traité n'a donc plus qu'une année d'application. Le 15 mars 1873, il sera abrogé. Ainsi, contrairement au vote de l'Assemblée nationale qui a repoussé l'impôt sur les matières premières, contrairement aux chambres de commerce et aux pétitions des centres industriels qui ont formellement condamné tout retour aux anciens tarifs, M. Thiers est résolu à demander, pour équilibrer le budget, des impôts nouveaux à l'élévation de nos droits de douane. Nous pouvons donc nous attendre à voir renaître les conflits qui ont provoqué la crise du 19 janvier. Le pays, en effet, ne se montre nullement disposé à revenir au système protecteur, et M. Thiers ménage là à M. Rouher un pont d'or pour sa rentrée sur la scène politique.

Il est impossible, en effet, de



MAZZINI.

ne pas remarquer que la dénonciation du traité de commerce va laisser debout les traités conclus avec la Belgique et l'Allemagne. C'est donc un régime à transformer, si M. Thiers ne veut pas, comme l'a dit le *Globe*, que les produits anglais nous arrivent à peu près aux mêmes conditions par une voie détournée. La dénonciation de ce traité n'est donc que le premier pacte d'une campagne qui doit aboutir au protectionnisme. Est-ce donc là ce que poursuit la politique commerciale de M. Thiers? Le président de la République ne voit-il pas que dans cette lutte il a contre lui la France et l'Europe? Vouloir revenir au système protecteur, c'est, en mécanique, retourner à la machine de Marly.

Autre préoccupation grave. Depuis quinze jours, il n'est question que des allées et venues, en Italie, de grands personnages de la Prusse. Le prince Frédéric-Charles et d'autres généraux, le comte d'Arnim et d'autres agents de la diplomatie prussienne ont eu à Rome avec le roi Victor-Emmanuel et ses ministres des entrevues nombreuses, et la question de l'alliance de l'Italie et de la Prusse a été mise en avant et discutée par tous les journaux.

En laissant de côté la question d'alliance, il est certain que

Ne sortons pas, s'il vous plaît, du domaine des arts sans constater que les ventes se poursuivent de jour en jour, sans relâche, rue Rossini, à l'Hôtel des Commissaires-priseurs. Il semble que ce soit un usage invariable à la suite de toute grande secousse politique. Les riches, trop vite effrayés, se hâtent de se défaire de ce qui les charme le plus, sauf à revenir au plus tôt sur leurs démarches. Quand on lit les *Mémoires* d'Alfieri, on voit que cela se passait déjà ainsi après 89. On se dépêchait de vendre, mais au bout de six mois ou d'un an, on se mettait en quatre pour racheter. Voilà ce qu'on a vu, voilà ce qu'on reverra. — Ces jours-ci, on a terminé la vente des tableaux de Paul Baroilhet, l'ancien chanteur, laquelle a produit 100 000 fr. A ce sujet il a été reconnu que les Yankees s'efforcent de plus en plus de former des galeries. Presque toutes les demandes d'achat sont faites par des richards de Baltimore ou de New-York. Nous voilà bien loin de ces austères et rudes colons que Fenimore Cooper nous montrait uniquement préoccupés du soin de faire de l'argent avec la peau des bœufs sauvages. Il est pour le mieux sans doute de voir les citoyens de l'Union se faire des galeries comme des grands seigneurs, mais n'est-il pas temps qu'on empêche nos chefs-d'œuvre d'émigrer chez eux?

Entre autres affiches apposées sur les murs de l'Hôtel des ventes, on en voit une sur papier feuillemorte, indice de mélancolie, qui annonce la mise prochaine aux enchères de deux violons. Hélas! les véritables musiciens comprendront combien la nuance de l'affiche est bien assortie à ce qui se passe! Ces deux violons sont un Amati et un Stradivarius. Par un sentiment de pudeur blessée ou de tristesse jalouse que tout homme de cœur appréciera, le vendeur n'a pas voulu livrer son nom au public. Évidemment ce n'est qu'à la suite de quelque infortune de haute taille qu'on peut descendre jusqu'à cette nécessité inexorable de se défaire de tels instruments. Paganini possédait un violon de Crémone auquel son archet donnait à son gré la voix des anges ou le cri du diable; et cet homme de génie, si avare, ne tenait plus en place aussitôt qu'il y avait quelque part en route un Stradivarius ou un Amati. Pour se porter acquéreur, il n'hésitait pas à aller d'un bout du continent à l'autre, à faire trois cents lieues d'une traite; et c'était bien quelque chose à une époque où il n'y avait pas encore de chemins de fer.

— Pour oune de ces violons, disait cet autre Linus, ze donnerais oune diamant gros comme oune œuf de pizeon; non, ce n'est pas assez dire : ze donnerais aussi ma semise.

Mon Dieu! qui sait? Le temps où nous sommes est si étrange et l'ascendant de la mode est si bizarre, que ces deux violons seront peut-être vendus sans grand bruit, presque à huis-clos. La vogue est en faveur d'autres bibelots, des toiles, des laques et des faïences. A coup sûr, ce ne sont pas les Yankees qui délieront les cordons de leur bourse pour acheter un Amati ou un Stradivarius!

Ces républicains d'au delà de l'Atlantique, il ne faudrait pourtant pas trop les accuser de prosaïsme. Songeons qu'il n'y a pas encore cent ans qu'ils se sont constitués à l'état de famille politique, et ils ont fait bien plus de grandes choses que beaucoup d'autres, à tort dédaigneux. En quatre-vingts ans de temps, ils ont formé la société la plus puissante et la plus riche qu'on connaisse. Avec l'écumé et le prolétariat des vieilles civilisations d'Europe qu'on leur envoie sans cesse, ils font des citoyens, des États, presque des empires. Ils ont su dompter une à une toutes les forces de la nature, assoupli les mers, canalisé les plus grands fleuves, défriché cent forêts vierges, créé avec une rapidité prodigieuse mille villes toutes florissantes. Ils ont rehaussé l'idée du travail que la folie de l'ancien monde aristocratique tenait pour ignoble, et aujourd'hui ils ont plus de patriciens véritables qu'on n'en a vu pendant toute la Renaissance à Gênes, à Florence et à Venise. Enfin quand ils nous empruntent nos artistes, ne fût-ce que pour six mois, ils ne les

renvoient que chargés d'or et de bank-notes. Donnez-leur le loisir de se polir un peu, et qui sait? vous verrez ensuite en eux des amateurs d'une exquise délicatesse.

Et justement, tenez, voilà Capoul, vous savez, Capoul, le ténor léger, qui quitte Boston pour revenir à Paris. *La Reine Mab*, un petit journal littéraire où a écrit jadis Edgar Poë, fait du chanteur français un autre Jason, revenant de Colchos avec la Toison d'or. — Il n'est pas question d'une autre Médée, bien entendu. — Capoul daignera-t-il se montrer encore sur les planches de l'Opéra-Comique? On peut en douter. D'un autre côté, Christine Nilsson se dispose de même à partir, et, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, avec 1,500,000 francs gagnés en dix-huit mois. La chanteuse scandinave se rendra directement à Londres. En Angleterre, où l'on remue les guinées à la pelle, on pourra encore la payer sur le taux de New-York, peut-être; mais, vu la guerre et ses suites, Paris est devenu quelque peu spartiate. Nous n'avons plus à la main que la monnaie de Lycurgue. Sera-ce une raison, pour que nous n'entendions plus la blonde Ophélie dans l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas?

Il n'y a qu'un instant, à propos de deux violons, j'étais amené à rappeler le nom du grand Nicolo Paganini. Celui-là aussi aimait l'or, à telles enseignes, comme nous l'a raconté Fiorentino, qu'il a laissé trois millions à son fils; mais, dans l'intimité, quand on le poussait à parler, il confessait qu'il n'y avait rien à gagner pour un artiste sans la consécration préalable de notre ville.

— *Paris ne donne pas beaucoup d'argent; Paris donne mieux; il donne cette grande chose qu'on appelle la réputation, et il n'y a que lui qui sache la donner.*

Il n'est peut-être pas sans à propos de reproduire ces paroles du célèbre musicien dans un moment où Paris compte tant d'inimitiés injustes.

Les concerts, les oratorios et la musique de chambre vont toujours leur train. Un succès de vogue, fort mérité, est acquis à la romance de M. Alexandre Dumas, romance espagnole, intitulée : *A Conchita*. — Une valse fait fureur; elle est de J. Klein et a pour titre : *Fraises au champagne!* Dans le premier moment, sur le seul vu du titre, je l'avais quelque peu ébréchée, cette valse, en lui attribuant une philosophie de petits crevés qu'elle n'a décidément pas. — Même chose pour une autre composition musicale intitulée : *Cuir de Russie*. — Mais, entre nous, ne faut-il pas avoir le diable au corps pour aller broder de la musique sous ces étiquettes?

Pour ne pas trop sortir du sujet, je finirai, si vous le voulez bien, par une histoire d'hier.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que Paris se plaint de l'insolence toujours croissante des cochers. Bien avant Collignon, de tragique mémoire, ces messieurs traitaient déjà la pratique comme ils mènent leurs chevaux. Heureusement quelques hommes de cœur se mettent de temps en temps à leur tenir tête.

J'ai recueilli à cette occasion un fait qui ne doit pas être perdu pour ceux qui aiment à voyager à travers les rues.

La semaine dernière, rue Royale, pas loin de la Madeleine, par un temps de pluie fine et de boue gluante, une voiture de place, en passant, éclaboussait de la tête aux pieds un jeune homme assez élégant, quoique piéton. Comme il arrive toujours en pareille circonstance, le cocher se mit à rire aux éclats en narguant l'éclaboussé. Ce dernier, furieux, court après la voiture. Il saisit le rieur par le bras; il le fait descendre de force de son siège et lui administre la plus belle correction du monde, aux applaudissements de la foule. La chose durait depuis quelques minutes, quand le monsieur qui se trouvait dans la voiture, mettant le nez à la portière, dit à cet éclaboussé si habile à rosser :

— Eh! monsieur, qui battez si bien les cochers, battez plus vite le mien, s'il vous plaît, car je l'ai pris à l'heure.

PHILIBERT AUDEBRAND.

JOSEPH MAZZINI

Joseph Mazzini, qui vient de mourir, aura, de quelque façon qu'on envisage le rôle qu'il a rempli, marqué sa place parmi les personnalités les plus importantes que l'histoire définitive devra juger en dernier ressort. On ne saurait, dans une courte biographie, donner une idée du monde d'événements auxquels il fut mêlé et qu'il dirigea souvent. Contentons-nous de faire connaître quelques traits caractéristiques de cette singulière physionomie.

Mazzini était né à Genève, le 28 juin 1808. Fils d'un professeur de médecine à l'université de cette ville, il s'était destiné tout d'abord au barreau, et, jeune, reçu docteur en droit, il se sentit bientôt doublement attiré par la lutte littéraire et politique. Dans de brillants articles de jeunesse, il a laissé le secret de ses aspirations en littérature; il était romantique, partisan des doctrines nouvelles, grand admirateur du fameux roman de Manzoni, *les Fiancés*, qui passionnait et divisait alors toute l'Italie. En politique, Mazzini n'avait qu'un rêve : l'unité de son pays. Depuis 1815, l'Italie, réduite en esclavage, était la proie de l'étranger. Elle respirait à peine sous le talon de l'Autriche. Mazzini résolut de l'affranchir. On en était alors aux sociétés secrètes, aux affiliations de carbonari, aux complots ourdis dans l'ombre, et Mazzini devait rencontrer dans ces conciliabules un homme dont le sort allait faire un empereur. Austère, assez sombre, éloquent, d'une éloquence âpre et fertile, Mazzini exerçait sur les jeunes gens, ses contemporains, une influence profonde. Dès 1830 (il avait vingt-deux ans), il essaya de réformer, de rajeunir la société déjà vieillie des carbonari. Il est dénoncé, arrêté, emprisonné. Au bout de six mois, on le relâche. Il vient à Marseille et fonde alors cette société de la *Jeune-Italie* d'où devait partir, en somme, l'unité nationale de sa patrie.

Le programme de Mazzini tenait alors et a toujours tenu dans ces deux mots : *Dio è Popolo*, Dieu et le Peuple. Esprit religieux, croyant, presque mystique, Mazzini ne s'en prit jamais à la religion et ne voulut jamais se passer de la foi. Le jour où, dictateur de la république romaine, il apprit que les Français allaient tenter l'assaut de la porte Saint-Pancrace, il rendit, avec ses deux collègues, le décret suivant : « Au nom de Dieu et du peuple, au premier son de la cloche, le Saint-Sacrement sera exposé dans les principales églises pour implorer le salut de Rome et le triomphe du bon droit. Les *triumvirs*, Carlo Armellini, G. Mazzini, Aurelio Saffi. » Cette foi en Dieu, qui fit toujours le fond de la doctrine de Mazzini, est un des traits de caractère les plus frappants de sa nature. Mazzini résumait son programme en trois mots : Dieu, la Famille et la Patrie. Tous ses manifestes et tous ses écrits n'ont pas d'autre inspiration. Je sais combien il est difficile d'analyser une existence semblable à la sienne et tout ce qu'on peut dire, par exemple, de cette manie du complot, de l'agitation perpétuelle, de la conspiration à jet continu; mais du moins cet homme, voué tout entier à l'œuvre qu'il regardait comme un apostolat politique, protesta toujours contre certaines tentatives d'assassinats auxquels on avait mêlé son nom et, naguère encore, il flétrissait, avec l'autorité de son nom, ce qu'il appelait la « ronde infernale de la commune. »

« L'orgie de fureur, de vengeance, de sang, dont Paris a donné le spectacle au monde, écrivait Mazzini dans la *Roma del Popolo* (juin 1871) remplirait notre âme de désespoir, si nous n'avions que des opinions et non une foi. Les actes de la Commune sont à honnir éternellement. »

Nulle existence d'ailleurs n'aurait été à la fois plus sévère et plus romanesque que celle de cet homme. Il fut, on peut le dire, un souverain sans royaume, quelque chose comme un *impresario* terrible qui tient, dans la coulisse, et fait mouvoir les fils de tout un monde. Toujours caché, tantôt ici, tantôt là, traversant sous des déguisements

les pays où sa tête était condamnée, avertissant lui-même la police française qu'il quittait, tel jour, à telle heure, le sol français, correspondant secrètement, du fond de quelque retraite ignorée, avec les plus haut placés, entouré d'espions et de séides, vivant des années quelque part sans être reconnu, apparaissant et disparaissant, sorte de personnage insaisissable et fantastique dont on annonça tant de fois la mort et qui, ayant à peine le souffle, vécut soixante-deux ans d'une vie écrasante. Cherchez donc un roman qui vaille cette histoire!

A Londres, une famille anglaise louait, depuis des années, à un étranger, ou plutôt à un Irlandais dont le langage correct et élégant ne laissait point de place au soupçon, un appartement dans le logis commun. Chaque soir, l'hôte du logis venait dans le cercle de famille et jouait, avec un goût absolu, des mélodies de son pays sur une guitare. Il y avait dans ce salon, appendu à la muraille, un portrait de Joseph Mazzini. Les Anglais parlaient souvent de « l'agitateur » et leur hôte ne se mêlait pas à leurs propos, disant qu'il ne connaissait point Mazzini. Or, ce joueur de guitare, c'était Joseph Mazzini, et il demeura



PISE. — Maison mortuaire de Mazzini.

là, sans se trahir, durant de longues années et sans que ses hôtes eux-mêmes soupçonnassent même qu'il pouvait être Italien.

Il faut aux conspirateurs une présence d'esprit et un sang-froid étonnants. Un jour, en Italie, dans la maison d'un ami, Mazzini voit entrer deux personnages qui demandent à parler au maître du logis. Mazzini les introduit, sans se douter de rien, lorsqu'au moment où il entre dans la pièce où se tenait son ami : — Comment, s'écrie brusquement celui-ci, s'adressant à Mazzini, vous introduisez des personnes chez moi sans les annoncer! Allons, drôle, décidément vous n'entendez rien au service. Sortez, et ne répliquez pas, ou je vous chasse! » Mazzini comprit. Son ami, devinant des sbires dans les deux inconnus, donnait ainsi le temps au conspirateur de s'éloigner. Mazzini n'attendit pas, s'inclina et s'enfuit rapidement hors de ce logis que les gens de police commençaient en effet à fouiller.

Combien de traits semblables pourrions-nous raconter! L'histoire de cet homme, je le répète, appartient au roman ou au drame. Moins bruyant que Garibaldi, plus ténébreux que Daniel Manin,



PISE. — Passage du convoi funèbre de Mazzini le long de l'Arno. — D'après les croquis de M. Borgoménio.

Mazzini représente pour l'Italie le patriote qui travaille à l'œuvre commune, non pas en plein jour, mais dans l'ombre, et à qui tous les moyens sont bons pour refaire la patrie. Il y avait, a-t-on dit, du Calvin dans cet homme en frac. Cela est vrai. Un jour, du fond de sa retraite, le conspirateur écrivit une lettre au roi Victor Emmanuel. Il le conjurait de n'avoir qu'une seule pensée, l'Italie, et, sans craindre qu'on traitât son écrit d'apostasie, voici ce qu'il disait :

« Oubliez un moment le roi pour n'être que le premier des citoyens... Soyez grand comme le destin que Dieu offre à votre ambition, sublime comme le devoir, hardi comme la foi. Veuillez et dites-le. Vous aurez tout le monde, et nous les premiers, avec vous... Et quand vous aurez vaincu, sire, quand, au milieu des applaudissements de l'Europe et de l'ivresse reconnaissante des vôtres, joyeux de la joie de ces millions de citoyens et heureux d'avoir accompli une œuvre digne de Dieu, vous demanderez à la nation quel poste elle assigne à celui qui engagea son trône et sa vie afin de la rendre libre et une, soit que vous désiriez passer glorieusement à la postérité avec le nom de président à vie de la République italienne, soit que la pensée dynastique et royale reste encore dans votre esprit, que Dieu et la nation vous bénissent ! Moi, républicain, prêt à retourner attendre la mort dans l'exil, afin de garder intacte jusqu'au dernier soupir la foi de ma jeunesse, je m'écrierai avec mes frères de la patrie italienne : « Président ou roi, que Dieu vous bénisse comme la nation pour laquelle vous osâtes et vous vainquîtes. »

J'ai cité cet écrit qu'on ne connaît pas, et qui éclaire d'une lumière nouvelle la figure de Mazzini. Cet homme pâle, presque olivâtre, grave, avec ses traits las et son allure brisée, mais son regard étincelant, ne vivait, depuis longtemps, avec d'autre but que d'arracher sa terre natale à l'étranger. Il a fallu que nous souffrissions pour nous expliquer certaines douleurs, mères de conjurations que beaucoup réprouvaient. Disons bien vite que ce n'est ni par le poignard, ni par l'affiliation dans l'ombre, ni par les complots que les pays renaissent, mais par l'instruction large et forte, la lumière partout répandue, la purification des mœurs et la refonte, la trempe des caractères.

Le peuple de Pise a suivi en foule, l'autre jour, le cercueil de Mazzini. Cette vieille cité pisane, morne et triste, pareille à son Campo-Santo agrandi, a retenti du bruit du cortège funèbre. Les journaux ont paru encadrés de noir. Cette mort du conjuré a pris l'importance d'un deuil national. Les nations pardonnent tout aux hommes qui ont travaillé à cette tâche lourde et difficile : chasser l'étranger.

JULES CLARETIE.

LE DOCTEUR NÉLATON

Le docteur Auguste Nélaton est né à Paris, le 18 juin 1807. Deux ans plus tard, son père, capitaine de la garde, succombait glorieusement sur le champ de bataille de Wagram ; il laissait sa veuve et un autre fils, qui est devenu un peintre distingué.

Après avoir fait d'excellentes études universitaires, le jeune Nélaton embrassa la carrière médicale, vers laquelle il se sentait appelé par une vocation toute particulière. Le succès l'attendait dès le début, et ne devait jamais l'abandonner ; il fut un des plus brillants parmi cette pléiade de chirurgiens d'élite qui se formèrent à l'école de Dupuytren. Reçu docteur en 1836, il contracta, le jour même de sa thèse, un riche mariage. Ce qui pour d'autres eût été un prétexte à l'oisiveté, devint pour lui un stimulant pour le travail : libre de toute ambition pécuniaire, il voulut consacrer les loisirs que lui laissait la fortune à conquérir une haute position sociale par son propre mérite. Surmontant les entraves que lui suscitait le mauvais état de sa santé, il se livra de nouveau à

l'étude, et bientôt vit ses efforts récompensés par une double nomination de professeur agrégé et de chirurgien des hôpitaux.

En 1852, s'ouvrit à la Faculté de médecine un concours pour une chaire de clinique chirurgicale ; le docteur Nélaton sortit vainqueur de la lutte ; quatre ans plus tard, l'Académie de médecine lui ouvrait ses portes.

Les honneurs universitaires ne vinrent pas seuls ; bientôt le brillant chirurgien fut appelé de tous côtés par une nombreuse clientèle, que sa fortune personnelle ne lui fit pas négliger. Enfin la guérison de Garibaldi mit le comble à sa réputation en lui imprimant le sceau de la popularité.

On se rappelle que le célèbre général fut blessé à Aspromonte par un coup de feu qui l'atteignit au pied. Les médecins italiens, après avoir sondé la plaie, déclarèrent qu'elle ne recélait aucun projectile. Cependant Garibaldi souffrait horriblement, et de jour en jour son état général devenait plus inquiétant ; ses amis le décidèrent à consulter les célébrités chirurgicales de l'Europe. Pringle vint de Londres, et Périgof de Saint-Petersbourg ; après examen attentif, ils se rangèrent à l'avis des médecins italiens, pour affirmer que la balle n'était pas dans la plaie. La situation du blessé continua à empirer ; bientôt il fallut songer à l'amputation comme ressource suprême, mais Garibaldi refusa formellement de s'y soumettre. On se décida enfin à consulter un chirurgien français ; cinquante-neuf jours s'étaient écoulés depuis la blessure. Mandé par dépêche télégraphique, le docteur Nélaton accourut à la Spezia. Dès le premier examen, il reconnut la présence de la balle, montrant à Garibaldi lui-même les parcelles métalliques que le plomb avait déposées sur la boule de porcelaine qui surmontait son stilet d'exploration. L'obstacle reconnu, il fallut le vaincre ; Nélaton se prononça contre tout débridement qui eût envenimé la blessure ; il se borna à dilater graduellement le canal de la plaie au moyen de cylindres de gentiane, et, quelques jours plus tard, sans opération sanglante, la balle se détachait d'elle-même : Garibaldi était sauvé.

Le docteur Nélaton fut, en cette circonstance, aussi désintéressé qu'il avait été habile ; il ne voulut rien accepter, s'estimant « heureux et fier, disait-il, d'avoir sauvé la vie à l'illustre général, homme de cœur qui l'avait si souvent exposée pour une noble cause, celle de l'émancipation et de l'indépendance ! »

De ce jour la renommée du grand chirurgien ne connut plus de bornes, et, comme on le dit malicieusement dans le monde médical, personne ne fit de plus belles affaires dans le commerce médical d'exportation ; il partagea avec Ricord la position d'arbitre sanitaire auprès des têtes couronnées. L'Institut se laissa aller à l'engouement général en appelant dans son sein cet homme hors ligne sans doute, mais qui n'apportait pas avec lui le lourd bagage scientifique qu'il est d'usage d'abriter sous la coupole du palais Mazarin.

La fin de l'Empire trouva le docteur Nélaton grand-officier de la Légion d'Honneur et sénateur ; le prince impérial était devenu son débiteur presque au même titre que Garibaldi : toutes les jambes sont égales devant la science. Les honneurs si bien attribués au grand chirurgien ne nous choquent en rien ; le seul reproche que nous puissions leur faire, c'est d'avoir détourné de l'enseignement un professeur éminent dont les leçons étaient autrement profitables à l'humanité, en même temps que sa pratique hospitalière faisait bénéficier un plus grand nombre de blessés des ressources d'un art où son habileté était consommée. Le docteur Nélaton est, en effet, un clinicien hors ligne : il partageait avec Velpeau l'honneur d'attirer à ses leçons un nombreux concours d'élèves et de médecins étrangers : la faculté n'a pas encore remplacé les deux illustres professeurs qui jetaient un si vif éclat sur l'école de Paris.

D^r DE LOSTALOT.

CHRONIQUE PARLEMENTAIRE

LE CHAPEAU DU PRÉSIDENT

Quel dommage qu'Aristote n'ait pas connu le régime parlementaire ! Et quel beau chapitre il eût certainement ajouté à son fameux « chapitre des chapeaux, » s'il lui eût été tant seulement donné d'assister à la séance de mardi dernier, s'il eût pu seulement entrevoir, dans toute la splendeur de son importance politique, le couvre-chef inimitable de l'inimitable M. Saint-Marc Girardin, au moment solennel où, avec une majesté sans pareille, ce véritable monument — *nec pluribus impar* — lentement soulevé, majestueusement arboré, faisait le *quos ego* dans l'Assemblée bouleversée par le souffle des passions.

Ce n'était pas Neptune frappant de son trident les flots révoltés. Non ; dans ce mouvement du dieu des mers, la colère, la fougue, l'effort, accusent l'infériorité de la puissance ; élever la voix et forcer le geste pour se faire obéir, c'est le fait d'une divinité de second ordre ; au suprême pouvoir, à la suprême majesté, la menace est inutile ; au moindre geste, au moindre signe, au premier froncement de sourcil, tout rentre dans l'ordre ; les clameurs cessent et les fronts s'inclinent sous l'empire d'une profonde vénération.

Et si, devant le chapeau de M. Saint-Marc Girardin, les flots houleux de l'Assemblée ont mis quelque temps à s'apaiser, c'est que l'âge moderne, impitoyable dans ses perfectionnements, a compromis la majesté des choses et des hommes par les formes ridiculement bourgeoises qu'il leur a données. Au lieu d'un vulgaire « tuyau de poêle » en carton et poil de lapin, donnez à M. Saint-Marc Girardin un trident comme à Neptune, un paquet de foudres comme à Jupiter, et je vous garantis l'effet produit.

Mais avec de semblables accessoires, si majestueux qu'ils soient dans leur singularité, le plus olympien des hommes trahit malgré lui sa condition d'homme. Le chapeau de M. Saint-Marc Girardin, sans doute, n'a rien de commun avec celui des simples mortels ; et,

Son immense faux-col à la vaste envergure,
Sa « lévite » marron, à l'antique carrure,
Trahissent l'immortel ;

Rien ne saurait vieillir chez messieurs les quarante,
Saint-Marc vivra toujours en l'an dix-huit cent trente,
Un dix-huit cent-trente éternel !

Il y a eu, même avant le régime parlementaire, des chapeaux fameux dans l'histoire. La coiffure joue un grand rôle dans la politique. Théocratie, royauté, noblesse : affaire de coiffure. Dites-moi la coiffure d'un homme et, comme Cuvier recomposait le mastodonte avec un seul os, je retrouverai l'homme tout entier. Je vous dirai son époque, son pays, sa classe, son rang. L'histoire des chapeaux, c'est l'histoire de l'humanité. Le *pschent* égyptien, la *tiare* moderne, toute la théocratie est là ; le casque d'osier recouvert d'une tête de loup, c'est l'épopée gauloise tout entière, jetant les Galates en Asie et Brennus à Rome. Casque et cimier, c'est tout le moyen âge. Et n'est-ce pas pour le panache blanc d'Henri IV, pour la couronne fermée de l'Empire, et pour le bonnet phrygien que nous nous querellons aujourd'hui ? Ah ! quel chapitre que le chapitre des chapeaux !

Mais notre époque bourgeoise est venue qui, dans sa rogne modeste, dans son arrogante simplicité, a fauché les panaches, les plumes, les fleurons. Aujourd'hui, — sauf les rapins, les Quarante et les sergents de ville — tout le monde a le même chapeau ; et je vous mets au défi, vingt chapeaux étant donnés, de me dire seulement s'ils y trouve le chapeau d'un prince ou celui d'un commis de nouveautés. Le chapeau n'est plus un insigne, la marque du rang « le grade, » comme disent les officiers à propos de leurs galons ; c'est tout bonnement un chapeau ; cela ne sert plus à se faire